

MONTAIGLE

LÉGENDE DE LA FIN DU XIII^e SIÈCLE

A la baronne Jeanne B.

I

En face de ces tronçons informes, de ces lambeaux de murs noircis, malgré moi, je vous évoque, Montaigne des Berlaymont; j'évoque leur gothique demeure si vaste qu'on s'y perdait, ces murailles énormes, ces tours épaisses, ce gros et massif donjon, tout ce château royal et triomphant.

Dans ces lieux solitaires et tranquilles, j'évoque les fracas monstrueux et sauvages, les prouesses chevaleresques, les rudes guerres du bon temps, toute la farouche gloire du moyen âge.

Au milieu du grand silence de la vallée que troublent seuls, par instants, les croassements sinistres des corneilles, j'évoque le frôlement de lourdes robes de velours et de brocart, les armures incrustées d'or reluisantes comme des soleils, les grandes housses brodées d'argent et frangées d'or, les bruyantes cavalcades tout empanachées, les abois des chiens, la rauque fanfare des cors, les somptueux banquets, toutes ces fêtes fastueuses, fêtes grandioses, fêtes de pontife ou d'empereur, toutes ces féodales magnificences, toute la vie et l'éclat des vicieux jours seigneuriaux.

II

Ce matin de printemps, Montaigne est en fête pour une chasse au vol, la dernière jusqu'à l'automne.

Le faucon déchaperonné a été jeté par

le chasseur sur le poing duquel il était perché. Il s'élançait impétueusement, décrit de larges circuits qui vont se rétrécissant, prend enfin son essor, fend le ciel, passe les nues, nage dans l'air, disparaît à de telles hauteurs qu'on ne perçoit même plus le tintement des sonores clochettes milanaises attachées à ses jambes.

Les oiseaux, cessant tout à coup de chanter, se blottissent sous la feuillée, immobiles et remplis d'épouvante.

Le faucon reparait. Rapide comme un trait, il fond droit, sans détour, perpendiculairement, sur un lièvre qui fuyait dans la plaine; le poursuit, rasant avec bruit la terre de ses longues ailes; le presse, le harcèle.

Dames, seigneurs, fauconniers, varlets, poussant des clameurs d'allégresse, chiens hurlant, tous se précipitent, grand train, grand galop, franchissent haies, halliers, fossés, ruisseaux, fondrières, car le vrai

chasseur, coûte que coûte, est toujours présent à la prise et nul obstacle ne l'arrête.

Malgré sa fuite éperdue, le lièvre est enfin agrippé. Le faucon se cramponne à sa nuque; lui crève les yeux à coups de bec; le lièvre pantelant et plus qu'à demi-mort aux chiens qui accourent haletants.

III

La chasse finie, Gilles de Berlaymont avait rappelé l'oiseau, lui avait remis son capuchon de cuir garni de perles et brodé d'or, puis l'avait galamment reposé sur le poing d'une des dames de la chasse.

Il se retourne, et ses yeux éblouis contemplent avec ravissement une jeune fille étrangement belle qui se tient immobile sur la lisière de la forêt.

Elle est pâle et chaste comme ces

saintes au teint clair et transparent dont les pieux imagiers aimaient à peupler les enluminures des vieux livres d'heures. Pour ajouter encore à l'illusion, un rayon de soleil, perçant à travers les branches, vient se jouer dans l'or de ses cheveux et met, autour de son front si blanc, comme un nimbe de lumière. La toilette est digne de celle qui la porte : une robe de velours noir à paillettes d'or, si riche et si miraculeusement faite qu'on la croirait taillée par un ange dans un lambeau de ciel nocturne.

Triste et pensive, la belle damoiselle regardait défilier la brillante et joyeuse cavalcade.

Un des jeunes seigneurs la salua courtoisement au passage; elle lui répondit avec un sourire plein d'une grâce si mélancolique et si douce que je ne sache cœur de pierre qui n'en eût été ému.

Gilles demeura silencieux tout le restant de la chasse. Intimidé il ne savait

pourquoi, il n'osait demander à son ami quelle était cette princesse si divinement belle qui, sous une toilette de reine, avait la grâce un peu sauvage d'une fée vivant au fond des bois.

IV

Le soir, après le souper, il s'enhardit cependant.

— Vous voulez savoir le nom de la pucelle ! Écoutez donc, mon cousin !

Et prenant des mains d'un ménestrel son rebec à trois cordes, le jeune seigneur chanta sur un air de vieille ballade au rythme tantôt plaintif et lent, tantôt vif et moqueur :

« Elle est mince et frêle comme un lis, jeune et fraîche comme une aurore. Ses yeux sont deux pervenches ; ils sont pailletés d'or comme la robe d'azur d'une princesse d'Orient ; ils scintillent comme

deux étoiles se mirant, coquettes, dans une fontaine. Elle est la fille au sire de Bioulx, le vieux Hibou ! On l'appelle Midone, un nom de fée !

« Ses bras sont si blancs qu'ils eussent fait jalouse la fiancée de Roland, la belle Aude aux bras blancs. Ses cheveux sont si longs, quand elle les dénoue, qu'ils lui tombent jusqu'aux talons ; ils sont plus blonds que les blés mûrs ; ils sont blonds comme un rayon de miel. Elle est la fille au sire de Bioulx, le vieux Hibou ! On l'appelle Midone, un nom de fée !

« Son pied est petit comme un pied d'enfant ou comme un pied de reine. En marchant, elle se balance comme une barque sur l'eau. Quand elle va au mou-tier, elle passe sérieuse et grave. Jadis elle était gaie comme un pinson sous les branches. Elle est triste maintenant. On ne sait pas pourquoi. Elle est la fille au sire de Bioulx, le vieux Hibou ! On l'appelle Midone, un nom de fée ! »

V

Tout le monde applaudit, excepté Gilles qui s'était assis à l'écart sur un escabeau et était devenu tout songeur.

Il n'en pouvait plus douter maintenant, il aimait la triste et rêveuse Midone; et par une cruelle fatalité, Midone était, entre toutes les femmes, la seule peut-être qu'il lui fût interdit d'aimer.

Leurs pères étaient ennemis. Depuis près d'un siècle, une haine implacable divisait les deux races, et pareille à un fleuve qui, de sa source jusqu'à l'Océan, va se creusant toujours, toujours s'élargissant, cette haine, de génération en génération, n'avait pas cessé un seul jour de grandir.

Le premier Berlaymont qui fut châtelain de Montaigle avait reçu cette seigneurie en fief et hommage, l'an 1215, de

Pierre de Courtenay, marquis de Namur, à la condition, portait la charte, « de contenir l'esprit des vassaux, d'assurer les droits du suzerain et d'établir la paix tant entre barons qu'entre gens d'armes, entre bourgeois et villageois. » Sac et pillage, ravages et calamités, telle était la vie des hauts seigneurs. Retranchés dans leurs châteaux-forts, au sommet des rochers, environnés de murailles et de remparts, ils vivaient comme des bandits, vilainant et rançonnant les marchands et les pèlerins, pillant les abbayes, incendiant les villages, pendant les manants, enlevant et violant les femmes, n'ayant pour règle que leur caprice, passant de la guerre à la rapine et de la rapine à l'orgie, monstres blasonnés toujours saouls de vin et de sang. Besogne formidable et surhumain que de vouloir réduire tous ces chevaliers pillards et batailleurs! Guillaume, le grand ancêtre, mourut à la tâche, tué par surprise, un jour de chasse, au coin d'un bois.

Son fils continua rigidement et âprement l'œuvre entreprise. Mais son petit-fils seulement, soixante-dix ans plus tard, eut cet orgueil de voir la besogne achevée, les discords apaisés, les châtelains barbares et trapus revenus à des mœurs plus douces, le pays tranquille. C'en était fini maintenant des appels aux armes, la nuit, parmi les ténèbres, des continuelles alertes, des noirs assauts, des combats atroces et sans pitié, des honteuses batailles où fils contre père, frère contre frère, parent contre parent luttaient à glaives mortels, couvrant de corps expirants et de membres arrachés les immenses prés verts dont le gazon s'émaillait de grandes plaques de sang pareilles à de larges fleurs rouges épouvantables. Quelques rares barons, à la tête desquels se montrait le cruel et rancunier sire de Bioulx, auraient bien voulu, il est vrai, continuer leur vie de châtelains querelleurs et maraudeurs; mais la main de fer des comtes de Mon-

taigle les maintenait sages comme de petits écoliers; et, de se sentir si impuissants, leur haine héréditaire, chaque jour, s'aigrissait, s'exacerbait, se faisait plus mauvaise et plus lâche.

C'est pourquoi, pensant à toutes ces choses et voyant tant d'obstacles se dresser, infranchissables, en travers du chemin de ses rêves, Gilles restait sur son escabeau, à l'écart, abominablement triste et désespéré.

VI

Il ne dort point de toute la nuit.

Le lendemain, dès l'aube, il sortit du château et courut la campagne, espérant que le grand air, l'exercice, la contemplation de la nature aimée dissiperait, comme un mauvais cauchemar, les affreuses pensées qui le hantaient.

C'est le mois de mai. Le soleil rit dans

le ciel bleu. Sous le baiser d'or de ses rayons, la nature, ainsi qu'une bête longtemps assoupie, avec délices se réveille. La prairie verdoie; les bois se feuillent; les fleurs avec coquetterie entr'ouvrent leurs corolles. Les oiseaux gazouillent, roucoulent, s'appellent, se répondent. Comme un petit page qui fait l'école buissonnière, sur son clair gravier, entre ses rives vertes, joyeusement, avec enivrement, la Molinee bondit et chante. C'est le doux printemps; tout est beau, tout sourit, et les amours éclosent avec les fleurs.

Combien, la veille encore, Gilles serait passionné pour toutes ces merveilles! Que la nature alors était belle à ses yeux! Que la vie lui semblait une bonne et chère compagne! Hélas! comme hier était loin! Comme, en un jour, tout avait changé profondément! Un fossé s'était creusé. D'un côté, le bonheur, l'insouciance, la joie de vivre. De l'autre,

les désespoirs, les déchirements, la mort appelée ainsi qu'une délivrance.

Cet épanouissement du printemps, ces hymnes d'amour que chantaient les fleurs et les oiseaux, sarcasme odieux, poignant contraste qui rendait la douleur de Gilles plus amère, son désespoir plus lugubre, qui faisait mieux éclater toute l'irréparable horreur de son sort, qui éclairait d'un jour plus sinistre sa pauvre existence abîmée et meurtrie!

VII

Mais des sons frappent son oreille : une voix mélodieuse et lointaine qui semble chanter.

Gilles marche vers la chanson, s'avance discrètement sous le bois, écartant les branches avec précaution, plus ému et plus tremblant qu'une fiancée.

Au fond d'une clairière, une Vierge rustique et noire, auréolée d'or, tient dans ses bras son Enfant Jésus.

Devant la statue, dévotement agenouillée, Midone priait.

Gilles l'admire longtemps en silence, rempli de trouble et d'amour, fasciné, les yeux fixes, le visage transfiguré, pareil à un jeune moine à qui sa Madone, au milieu des lumières, rayonnante et belle, dans l'église abbatiale, une nuit, apparaîtrait.

Cependant, Midone a fini sa prière; elle se lève et va s'éloigner.

Et la haine qui sépare les deux familles et l'accueil méprisant que sans doute la jeune fille réserve à l'aveu de son amour, Gilles oublie tout. Sans savoir ce qu'il va lui dire, sans même se rendre compte de ce qu'il fait, cédant à une force irrésistible qui le pousse vers elle, il s'avance à sa rencontre, marchant droit devant lui, d'un mouvement automatique, comme dans un rêve.

VIII

Pendant sa triste promenade, machinalement il avait cueilli les pervenches rencontrées au hasard du chemin et les avait réunies en une grosse gerbe.

Il s'incline avec respect devant la jeune fille, et lui présentant la touffe de pervenches :

— Un passant inconnu et que vous ne devez plus revoir vous les offre, dit-il. Elles sont moins délicieusement bleues que vos célestes yeux; mais on dit qu'elles symbolisent la grâce pudique, et, les jours de noces, on les sème sous les pas des époux. Par grâce, prenez-les! Le pauvre voyageur dont le cœur est tout meurtri en sera soulagé, et il reprendra sa route un peu consolé.

— Moi aussi, je suis profondément triste, dit-elle en acceptant les fleurs; me

venant de vous elles seront un baume adoucissant sur la plaie saignante de mon cœur... Mais pourquoi essayer de cacher votre nom? Vous êtes Gilles de Berlaymont, le gentil sire. J'étais au tournoi de Beaufort, il y aura un an le jour de la Notre-Dame en mi-août, lorsque, aux acclamations de la brillante assistance, on vous passa au cou le riche collier d'or garni de perles, de rubis et de diamants; et je vous ai vu passer, hier, au milieu d'une étincelante chevauchée de seigneurs et de belles dames qui n'avaient d'yeux que pour vous. Votre père aime le droit et la justice; vous êtes brave et loyal; qu'avez-vous besoin de vous dire étranger? Mon père, hélas! est le sire de Bioulx; il n'a pas d'ami; tout le monde le hait. Je vis seule et recluse, plus malheureuse et plus abandonnée qu'une pauvre nonne au fond de sa cellule... Maintenant que vous savez qui je suis, vous aussi vous allez me mépriser. Ah! pourquoi mon bon

ange ne m'a-t-il pas mieux gardée? Pourquoi m'a-t-il permis de vous voir et de vous parler?

— Pour que je vous aime, Midone, et que vous deveniez ma compagne!

Et il l'embrassa longuement, passionnément. Et il n'y a ni comtes, ni ducs, ni princes couronnés qui éprouveront jamais une joie si profonde, un bonheur plus divin que Gilles et Midone dans ce moment de chaste et sainte volupté.

IX

Tous les jours, ils se revirent dans la même clairière, sous le regard souriant de la benoîte madone. Et c'était merveille vraiment, par les jeunes et tièdes matins de printemps, de les voir s'égarer au fond du bois rêveur, sous le dôme somptueux des verdure, elle, pâle et

mince, lui, au buste puissant et fier, pareils, l'un près de l'autre, ainsi, dans la forêt, à un rosier qui croîtrait au pied d'un chêne.

Ils marchaient les mains unies, lentement, sans se parler, s'aimant à plein cœur, si complètement heureux de se sentir ensemble qu'ils ne pensaient point qu'il existât un bonheur plus parfait. Leurs cœurs radieusement s'épanouissaient comme deux belles fleurs heureuses. Et les oiseaux chantaient, et la nature, comme une prodigue, répandait autour d'eux ses splendeurs et ses magnificences.

X

L'été avait passé au milieu de ces enchantements. Les derniers chauds rayons d'octobre achevaient de s'éteindre. L'hiver qui venait allait contraindre

Midone à demeurer renfermée à Bioulx durant de longs mois. Les deux amants s'étaient fait une si douce habitude de leurs rendez-vous quotidiens auprès de la chapelle, de ces promenades si longues et trop brèves par les obscures allées de la forêt, où ils se sentaient si seuls, si entièrement l'un à l'autre ! Renoncer à tout ce bonheur, ne plus se voir tous les jours, vivre séparés, quelle existence affreuse et cruelle, et comme un pareil sacrifice était trop au-dessus de leurs pauvres forces !

Gilles proposa de partir, de s'enfuir, d'aller vivre inconnus en quelque lointain pays. Ils seraient pauvres peut-être, ils souffriraient de la faim et du froid ; qu'importe, puisqu'ils seraient ensemble et qu'ils seraient heureux !

— Non, non, répondit Midone doucement, il vaut mieux être sages qu'heureux, et Dieu ne bénit pas les unions que les vieux parents n'ont point bénies.

Sur ses instances, après bien des hésitations, ils s'arrêtèrent à un autre parti. Ils resteraient neuf jours sans se voir, pour faire pénitence et se mériter la bonne intervention de la Vierge Marie, qu'ils priaient ardemment et en l'honneur de laquelle ils feraient dire cent messes dans tous les moutiers et églises du pays. Le neuvième jour, chacun, de son côté, devait parler à son père, lui avouer leur amour et lui demander de consentir à leur union.

Or, la neuvaine expirait le 3 novembre, jour de la Saint-Hubert. Tous les ans, ce jour-là, il y avait grande chasse à Montaigne aussi bien qu'à Bioulx; les deux châtelains, en effrénés veneurs qu'ils étaient, attendaient impatiemment cette solennité, et, le jour venu, se livraient aux déduits de la chasse avec un entrain sans pareil et une joie débordante. « Qui serait mort, avait coutume de dire le vieux Bioulx, revivrait d'avoir un pareil

passé-temps! » Et, en effet, de mémoire de vieillard, on ne se souvenait point d'avoir vu le morose châtelain de mauvaise humeur un jour de Saint-Hubert. Pour vingt-quatre heures, il abdiquait ses rancunes et devenait le plus aimable et le plus jovial compagnon de la chrétienté.

XI

Midone, cependant, n'osa s'ouvrir à son père dès le matin avant la messe des chiens, ainsi qu'il avait été convenu. Elle attendit le retour de la chasse, calculant que son père, égayé par la poursuite du gibier et les copieuses libations, se montrerait alors peut-être plus accueillant. Elle avait communié dévotement le matin. Elle passa toute la journée dans son oratoire à genoux et en prières. Sur l'heure de vêpres, son père rentra. Il

avait pris dix cerfs. Aussi était-il heureux et rayonnant comme sa fille ne l'avait jamais vu.

— Cher seigneur mon père, lui dit-elle en accompagnant ses paroles d'un regard cajoleur comme en ont les jeunes filles avec leur vieux père, je connais un gentilhomme et beau cavalier. Il est robuste comme un chêne. Sa mine est fière. A la chasse, au tournoi, à la guerre, ses exploits sont fameux. On le tient à ce jour pour le plus chevalereux et vaillant chevalier de toute la contrée. Mon gentil père, donnez-le-moi pour époux.

— Damoiselle, vous ne m'avez point dit son nom.

— Il m'aime uniquement et religieusement. Comme une nonne qui consacre à Dieu tous ses jours et toutes ses nuits, je lui ai voué ma vie entière. Il dépend de vous que je porte un paradis ou un enfer dans mon âme. Je frappe à la porte de votre cœur bien humblement. Il n'est

point scellé avec du plomb comme un cercueil. Ouvrez-le, et nous serons deux pour consoler vos vieux jours. Mon gentil père, donnez-le-moi pour époux.

— Damoiselle, je veux que vous me disiez son nom.

— Gilles m'aime, j'aime Gilles et ne peux dans le monde entier en aimer un autre que Gilles.

Elle dit cela très vite.

— Je ne connais que deux Gilles et l'un ne vaut guère mieux que l'autre : Gilles mon porcher et Gilles de Berlaymont. Dites, est-ce Gilles de Berlaymont ?

— Oui.

— Gilles de Berlaymont ! Jour de Dieu, ma fille aime Gilles de Berlaymont ! Une Bioulx ! Un Berlaymont ! Je vous maudis, fille indigne, fille misérable, fille qui a forligné de l'honnêteté de sa mère. Sortez de mon château ; je vous chasse, je vous chasse, entendez-vous. Mais partez donc, allez-vous-en, sauvez-vous, de crainte que

je ne vous étrangle de ma propre main,
car j'ai peur de moi!

XII

Une nombreuse et brillante chevalerie se presse dans l'immense salle du château de Montaigle.

De hautes colonnes droites et majestueuses soutiennent un plafond de bois sculpté où les armoiries des Berlaymont se détachent en vives couleurs. La blancheur des murs disparaît derrière de somptueuses tapisseries des Flandres, représentant, sur fond rouge, d'héroïques et effroyables combats d'hommes nus et de lions hérissés. Au bout de la salle, se dresse la solennelle cheminée en pierre sculptée et peinte. Elle est de si amples proportions qu'un chevalier de haute taille avec casque, plumes et panaches se tient aisément debout sous son manteau. Dans

l'âtre, en guise de bûches, brûlent des troncs d'arbres tout entiers.

Les dressoirs et les crédences ploient sous l'orgueilleux étalage des précieux verres vénitiens, des nefs, des aiguères, des bassins, des hanaps, des drageoirs, de toute la massive vaisselle d'or et d'argent.

Au haut bout de la vaste table quadrangulaire toute jonchée de fleurs, le comte de Montaigle, comme un roi, trône dans sa grande chaire écussonnée que surmonte un dais en drap d'or bordé d'une bande de satin vermeil. A ses côtés, les belles dames en robe lamée d'or et en manteau fleurdelisé; les gentils chevaliers en cotte de drap de soie, l'or et les pierreries éclatant sur leur habillement.

Potagers, hasteurs, saulciers, sommiers de bouteilles, verduriers, panetiers, échantons, queux manœuvrent sous le haut commandement de l'huissier de cuisine.

La salle du festin est largement éclairée

par des torches de résine que tiennent, tout autour de la table, de jolis petits pages imprégnés d'essences.

Et les barons sont en liesse; et les gentilles dames discutent doctement sur un point de galanterie; et les sonneries des cors annoncent chaque service.

XIII

— Qui est là qui heurte à cette heure? crie à travers la porte une voix avinée.

— Ouvrez, ouvrez, veilleur, c'est une pauvre fille chassée.

La dolente Midone avait fait six lieues de chemin et davantage dans la nuit épouvantable et froide, au milieu de la neige qui tombait par paquets et lui flagellait le visage. Elle était rendue de fatigue et mourante de faim.

Conduite dans la salle, elle tomba sur

ses genoux, incapable de prononcer une parole, ne sachant que pleurer et gémir.

— Madame de Bioulx, dit le vieux comte en se levant, Dieu donne joie et bonheur à ma fille!

En même temps il descendit de sa chaire et y fit asseoir la gracieuse vierge, ce qu'un châtelain ne faisait que pour son suzerain lorsqu'il avait l'honneur de le recevoir dans sa demeure.

Toute l'assemblée éclata en joyeuses acclamations, et chacun fit fête à la belle Midone.

XIV

Toute la nuit, les tailleurs et les tailieuses travaillèrent dans la garde-robe du château.

Le comte avait jadis reçu en présent une pièce de belle soie de Lucques tissée à la manière orientale et décorée de ces

dessins de feuillages et d'animaux dont les Arabes se plaisent à égayer leurs tissus. Dans cette molle et chatoyante étoffe, on tailla une robe si merveilleuse que Midone, l'ayant revêtue, semblait une princesse des contes de fées. Une aumônière sarazinoise ornée de broderies d'argent et de bordures élégantes pendait à sa ceinture. Une couronne de pâles fleurs automnales posée sur ses cheveux complétait sa riche toilette d'épousée.

Gilles et Midone, dès l'aube, sous le portail enguirlandé de la chapelle, comparurent, heureux et recueillis, devant le chapelain du château. Après que le prêtre eut béni les anneaux, Gilles passa le plus petit au doigt de sa fiancée en disant :

— De cet anneau, je vous épouse.

Puis, déposant trois pièces d'or dans son aumônière, selon la coutume il ajouta :

— Et de mes biens, je vous donne.

XV

L'abbé de Moulins, au rapport des vieux chroniqueurs, passait pour « l'homme le plus sagement emparlé et enlangagé qui fût à trente lieues à la ronde. » Midone l'alla voir, aussitôt le mariage célébré, et lui demanda de se rendre à Bioulx pour y plaider sa cause et obtenir le pardon de son père.

L'abbé se chargea avec empressement de cette très sainte et très digne besogne de paix ; et monté sur sa petite haquenée, il partit sans retard. Introduit devant le sire de Bioulx, il lui parla fort révéremment :

— Très haut et très excellent comte, dit-il, je ne suis point envoyé pour parler par autorité, mais en toute humilité, comme fille très obéissante et très dévouée

doit parler à son père et seigneur légitime. Car c'est Midone qui m'a dépêché vers vous. « Nous vous ordonnons, m'a-t-elle dit, d'aller vers le sire de Bioulx, notre bien-aimé père, et de le supplier de nous pardonner. Nous avons tant de foi dans sa courtoisie et ses sentiments paternels que nous espérons qu'il aura pitié de nous. » Ha! gentil sire, songez qu'il ne vous reste qu'elle au monde; votre cœur alors écoutera sa requête et se laissera entraîner aux douceurs du pardon. Je vous le demande humblement par le nom de Marie, la très noble et très compatissante fille de Dieu, elle qui fit grâce aux bourreaux de son Jésus et pria pour eux. Pardonnez, messire, pardonnez, et rappelez-vous que Dieu ne fera pas miséricorde là-haut à ceux qui n'auront point fait eux-mêmes miséricorde ici-bas!

Tous les barons, chevaliers et écuyers qui étaient là, en pleurant, suppliaient le comte d'avoir pitié et merci.

— S'est-elle retirée dans votre abbaye? demanda-t-il à l'abbé.

— Non, monseigneur.

— Où est-elle? Parle, ou je te fais donner le fouet comme à un manant!

— A Montaigle.

Le comte eut un rire effrayant, un rire pareil à un râle; puis, d'une voix rauque :

— Tu as été à bonne école, moine, et tu sais bien conter ta parole. Mais on connaît la fourberie emmiellée de tes sermons, et l'on est trop vieux hibou pour se laisser prendre à ta glu. Quoi que tu en dises, Dieu écoute la malédiction des pères outragés. C'est lui qui a dit : « A ton père et à ta mère porte honneur et révérence et garde leur commandement. » Ah! ils peuvent m'en envoyer tant qu'ils voudront, de ces moines cupides qui accommodent Dieu à la sauce de leurs intérêts et qui, pour le prix d'une messe chantée, feraient canoniser le diable comme martyr! Ils peuvent même venir, en suppliants, de

Montaigle jusqu'ici et se rendre à ma discrétion pour que je fasse d'eux suivant ma volonté ! Jamais, jamais, ils n'obtiendront de moi nul pardon. Mais je les mettrai en cage, ainsi que des bêtes malfaisantes ; puis, quand je serai las de me repaître de leurs douleurs, je les ferai pendre aux fourches comme des larrons, et puisqu'ils s'aiment tant, le vent d'hiver, en choquant leurs cadavres, les fera, jour et nuit, à toute heure, s'entre-baiser amoureusement. Quant au vieux et à la vieille Berlaymont, ces honnêtes gens qui prêtent un lit aux débauches de ma fille, ils n'échapperont pas non plus à ma vengeance. Je les hais trop et depuis trop longtemps. Demain, dès la première heure, — tu peux, moine, leur en porter la nouvelle, — j'irai leur souhaiter le bonjour à ma manière. Ils pensent, les simples ! pouvoir se jouer du grand orgueil de Bioulx comme on joue avec un hochet d'enfant. Je brise mon épée, j'arrache mes éperons, je renonce à

la chevalerie si je ne lave pas mon affront à grand renfort de sang. Oh ! leur sang odieux, avec quel bonheur je le répandrai ! Il coulera à flots. Ainsi que dans un ruisseau, j'y ferai baigner mon grand cheval de guerre ; il en aura jusqu'à la sangle ; ses housses en seront teintes ; mes pieds, mes jambes y tremperont avec bien-être comme dans un bain tiède et parfumé ! Oh ! oui, bien âpre et bien douce sera ma revanche !

— Ha ! monseigneur, monseigneur, comme, par votre haine et cruauté, vont advenir grands malheurs et calamités !

XVI

Le jour approche. L'aube s'éclaircit. Il s'arme le premier, le sire de Bioulx.

Il a vêtu sa tunique de mailles, lacé son grand heaume cylindrique à masque de

fer et ceint sa lourde épée d'acier bruni.

Il s'élançait à cheval, pique son destrier, et brandissant sa lance, à forte voix il s'écrie : « A l'aide, Bioulx ! »

Ses compagnons le suivent. Il n'y en a pas un, dans toute cette troupe nombreuse et compacte, qui se puisse retenir de pleurer de profonde compassion. Mais ils sont chevaliers, et un preux chevalier a toujours mieux aimé donner bravement sa vie pour une mauvaise cause que de s'exposer à s'entendre, quelque jour, reprocher fuite vilaine un matin de bataille. Ils sont frères, une même clef ferme leurs deux cents cœurs.

Les Berlaymont attendaient au pied de la colline.

Quand les deux troupes furent arrivées à un bon trait de grande arbalète l'une de l'autre, chaque chevalier mit la lance sous l'aisselle, l'écu devant la poitrine, et courut sus à l'ennemi.

On combattit fort longuement et vail-

amment; on fit merveilles d'armes à foison. Ce n'était partout que lances brisées, hauberts démaillés, casques fendus, crânes fracassés, bouches vomissant le sang comme des torrents, cris des blessés, râles des mourants crachant leur vie dans un juron.

XVII

Avant de quitter le château, Gilles avait embrassé sa femme.

— Écoute-moi, beau doux ami, lui avait-elle dit : tu es mon cher époux, mais il est mon père révérend. Fais un grand carnage de ses compagnons, je t'en aimerai plus encore. Mais lui, combattit-le courtoisement et laisse-le s'en retourner bellement et tout en paix. Je te le commande sur la vie.

— Je veux t'en croire, tu es ma compagne.

— Que la benoîte Trinité et tous les saints te gardent et défendent de tous maux!

Puis il l'avait embrassée encore une fois, et il était parti.

XVIII

Cependant, ceux de Montaigne, vaincus par le nombre, commençaient à reculer désordonnément.

— Tuez toute cette ribaudaille, criait le vieux Bioux! A eux tous, ils ne valent pas un fétu. Sang et mort! Pas de quartier pour ces lâches!

Gilles était dans une horrible anxiété : « Si je ne le mets pas à mort, pensait-il, nous sommes perdus, et si je le tue Midone me maudira. Nul de ce péril ne me peut défendre fors Dieu. Bonne Vierge Marie, gardez-moi et conseillez-moi! »

Les deux hommes s'éloignent d'un arpent et demi. Puis ils éperonnent et s'élancent à bride abattue parmi le pré herbeux, l'un à l'encontre de l'autre.

Ils brandissent leur lance; leur bras serre le fort écu triangulaire. O les formidables coups! Leurs gros épieux se fendent et se rompent. Mais leurs hauberts sont faits de si fortes mailles qu'ils ne sont même pas entamés, et pourtant les coursiers, sous le choc, se sont ployés et ont fléchi les genoux!

Ils se dépassent, les agiles guerriers, reprennent du champ, puis, comme deux oiseaux de proie, l'un vers l'autre ils retournent.

XIX

Midone se tenait dans la salle près de la fenêtre ferrée. Elle se tordait les poignets, pleurant, gémissant, priant comme

elle n'avait jamais prié. « Ah ! clamait-elle, ah ! quel que soit le vaincu, je deviendrai folle. Reine du ciel, ma bonne mère, séparez-les ! Beau sire Dieu, gardez-moi mon père et mon époux ! »

Tous les autres chevaliers se sont arrêtés. Ils font cercle autour des deux combattants. Tous se taisent, glacés jusque dans leurs moelles par le spectacle de cette lutte sacrilège.

Bioux tire son épée et crie à la mort. En même temps, d'un bras indomptable, il frappe Gilles sur le sommet de son casque. Le cimier vole en morceaux. Mais, grâce aux ailettes, le coup dévie ; il glisse le long du haubert, atteint le destrier derrière l'arçon et l'étend mort sous son cavalier.

Quand Midone voit son époux privé de monture, à pied, en grand péril, plus rien ne l'arrête. Elle court vers le champ de bataille.

Tous s'écartent sur son passage et

s'inclinent pleins d'un douloureux respect.

Bioux a levé menaçante sa lourde masse d'armes sur la tête de Gilles. Elle va s'abattre. Midone se précipite, se pend à la bride du cheval, supplie son père, embrasse ses genoux.

Tous les spectateurs sont haletants.

Bioux pousse brutalement son cheval, renverse sa fille et cyniquement l'écrase.

Un cri d'horrible réprobation s'échappe de toutes les poitrines.

Gilles est plus pâle que la cire des cierges au fond de l'église toute noire un jour de funérailles. Mais, se remettant soudain, il saisit son épée. Plus furieux et plus féroce qu'un fauve affamé dans quelque brûlant désert, il se jette devant son ennemi. Le cheval est abattu. Bioux saute sur ses pieds. Autour du corps de Midone s'engage un combat affreux, poignant, inexorable. Ni l'un ni l'autre n'a pitié ni merci. Comme du vin, la bataille

les enivre. Face à face, collés l'un contre l'autre, ils sont là, spectres effrayants, s'embrassant presque. Plus un mot maintenant ne sort de ces deux bouches. Leurs épées tournoient comme des ailes d'oiseau, s'abattent, se relèvent, se froissent.

Bioulx est de fort bras et de grande volonté. Mais il est vieux. Il commence à faiblir. Point de repos. Gilles le harcèle, ne le laisse pas une minute respirer, s'acharne. Ah! lui eût-on donné la moitié de la France, le Namurois et Liège l'évêché, il n'eût point lâché prise, il n'eût point reculé de la longueur d'un éperon! « A mort l'assassin! » crie-t-il; et d'un coup bien assuré, il démasque son ennemi et lui tranche la tête aussi nettement que ferait un bourreau sur le billot. Justice était faite.

XX

On coucha Midone, la belle épousée, racontent les chroniques, sur une litière, en un char recouvert d'un baldaquin tout noir; et étaient six chevaux tout blancs attelés au char; et trois varlets en grand deuil menaient les chevaux; et douze chevaliers, vêtus de noir aussi, suivaient le char. Et vinrent plus de cinq mille personnes, hommes et femmes, chevaliers et vassaux, riches et pauvres, voir la bonne dame qui là gisait, la tête sur un noir oreiller, bien blanchement, à visage découvert, si chaste et si belle de beauté céleste qu'elle semblait un ange doucement endormi.

De hameau en hameau, dans tout le bailliage de Montaigle, les clochers se répondent, les glas funèbres se succèdent tristes, éperdus, lamentables, faisant mon-

ter vers le ciel comme un immense sanglot, comme un long cri de suprême désolation.

Gilles ne peut croire que Midone est morte. On ne meurt pas ainsi au printemps, à l'aurore, dans la fleur à peine épanouie de la fraîche jeunesse. Elle dort. Elle va se réveiller tout à l'heure. Il l'embrasse. Elle est toute glacée. Mais c'est l'hiver, elle a froid sans doute. Ses baisers la réchaufferont. Hélas! hélas! ses baisers ne la réchauffent point et elle ne se réveille pas. Midone, sa dame, son épouse, son amour, sa vie, il l'appelle. Elle ne lui répond plus. Sa bouche reste close et ses paupières fermées. « Ha! Midone, gentille et franche dame, je ne vous verrai donc plus un seul jour sous le ciel! Je ne vous verrai plus, sérieuse et grave, aller au moutier et marcher en vous balançant comme une barque sur l'eau. Vos yeux ne se mireront plus comme deux étoiles dans l'eau des fontaines, et vos longs cheveux

blonds, maintenant, comme un suaire, de la tête jusqu'aux pieds, pour toujours vous enveloppent. Ah! Père Miséricordieux, accorde à son âme si pure le repos et le bonheur que, sur la terre, elle n'a point connus! »

Sa douleur est de celles qui ne peuvent pas être consolées, même par les caresses d'une mère. Durant toute une année, jour et nuit, il pleura son amante. Puis, ayant pris la croix, il quitta Montaigne et partit pour les aventureuses croisades. Plus jamais on n'entendit parler de lui.

Ses vieux parents, pour qui Montaigne était devenu un objet d'horreur, l'abandonnèrent bientôt à leur tour. Une tradition rapporte que le comte se fit moine à Waulsort et que la comtesse mourut à Liège dans un couvent où elle avait pris le voile.

XXI

Le château à présent est en ruines ; il est en ruines depuis des siècles. Les buissons de framboisier et d'aubépine croissent insoucians au milieu de la solennelle et fastueuse salle des Chevaliers. Les églantiers bouchent, avec leurs feuilles luisantes et leurs fleurs d'un blanc lavé de rose, les hautes fenêtres ogivales où jadis riaient les gais vitraux diaprés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les tentures de lierre, les draperies de chèvrefeuille sauvage ont remplacé, sur les murailles, les riches tapisseries des Flandres. Il ne reste rien de la fameuse et florissante demeure d'autrefois qu'une ruine d'une saisissante et lamentable tristesse, qu'un lugubre et morne fouillis de chiendents, de chardons, d'herbes de toute espèce où,

au printemps, éclate, comme un sourire parmi les larmes, l'or vif des giroflées et où quelquefois, en été, se montre un moment la fleur mélancolique d'un beau lis.

Tout a changé, tout a disparu. Mais l'ombre de Midone habite encore ces lieux. L'âme tendre et fidèle de cette épouse infortunée revient là, chaque nuit, prier et pleurer.

Pâle et blanche, fière, décente et belle d'une beauté effrayante et spectrale, elle apparaît à travers l'enchevêtrement des branches. Les rayons macabres de la lune — ce soleil des cimetières et des ruines — baignent le château de leur clarté livide et bleue et adoucissent encore la rayonnante blancheur, l'éclat fin, nuancé et suave du visage de l'apparition. Midone porte la molle et chatoyante robe blanche en soie de Lucques qu'elle avait le jour de ses noccs, l'aumônière brodée d'argent pend à sa ceinture et une cou-

ronne de pâles fleurs, quelle que soit la saison, est posée sur son front.

Depuis six cents ans, la dame blanche revient ainsi la nuit, parcourant les ruines lentement, marchant à travers les murs croulants du vieux burg noirci, montant, descendant, cherchant Gilles partout sans le trouver nulle part, jamais lassée, s'obstinant, s'entêtant éternellement dans sa douloureuse chimère.

Elle erre ainsi, toutes les nuits, jusqu'au moment où la clarté de la lune, comme une veilleuse qui s'éteint, s'efface dans le ciel; et le premier rayon du matin chasse son frère fantôme ainsi qu'un brouillard léger qui se dissout et s'évapore.

Elle erre en silence. Cependant, une fois tous les dix ans, au coup de minuit, elle pousse un seul cri, un cri strident et lugubre : « Gilles ! » qui déchire comme un râle la paix sépulcrale des ruines. Au loin, dans les chaumières, les enfants réveillés en sursaut pleurent de frayeur,

et les mères, plus tremblantes qu'eux, pour les rassurer leur disent : « C'est le hibou, là-haut, dans les ruines, qui passe et crie. »

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBECQUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELÈNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



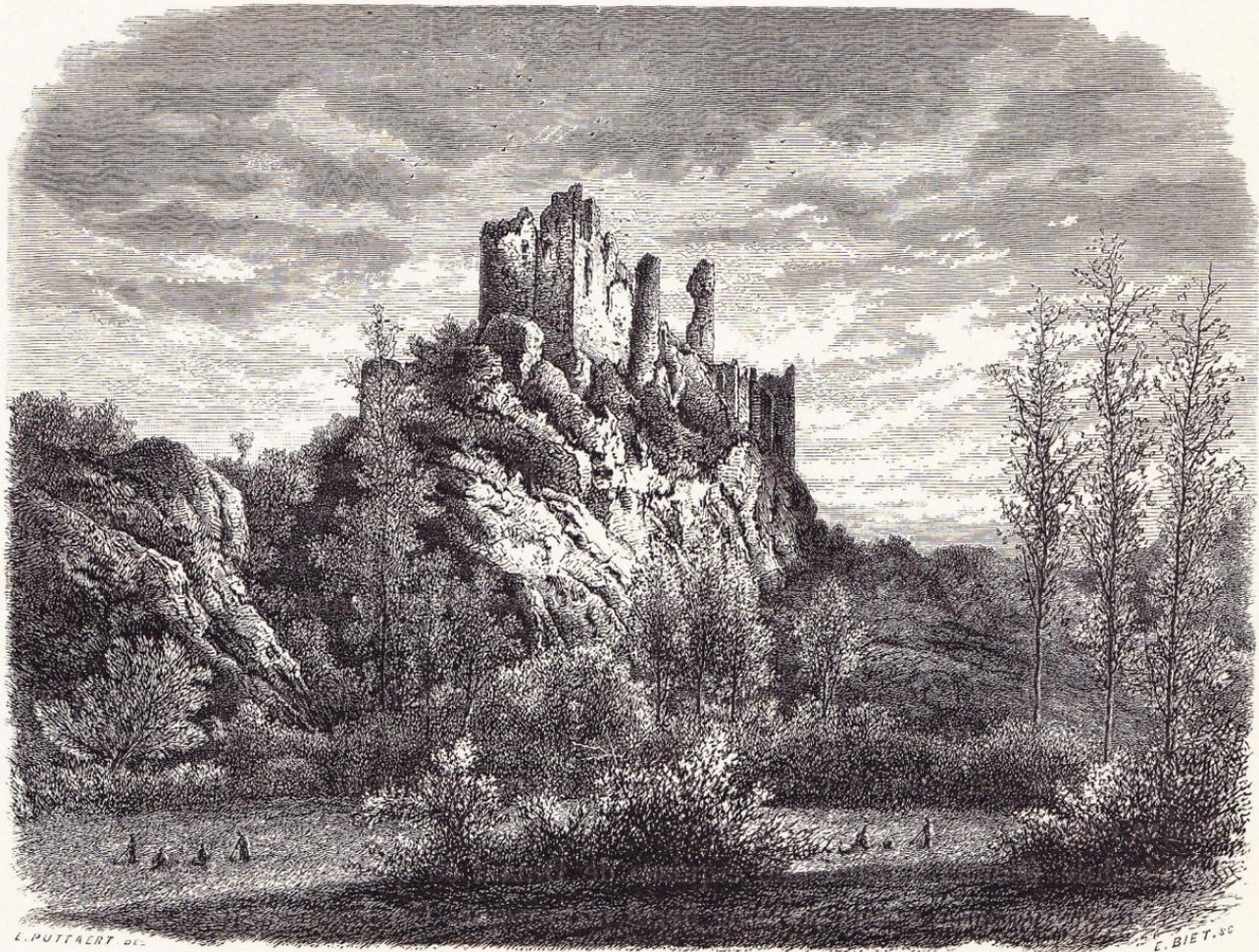
Bruxelles. — Impr. J. Lebléque et C^{ie}, rue Tervaren, 6.

BRUXELLES
J. LEBÉQUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRA, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTA DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BŪVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECOEUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383



Ruines de Montaigne.